

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Cherubino DARANI

Giuseppe Motta (1871-1940)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1940, tome 39, p. 1-8

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

GIUSEPPE Motta

Qui, l'ayant vu, n'a pas senti voletter autour de lui ce je ne sais quoi de mystérieux, que l'on sent toujours à l'approche des Grands ? Qui, l'ayant entendu, n'a pas été touché au fond de son cœur, par les graves paroles de ce chef, toujours idéaliste malgré son réalisme ? Et qui n'a pas connu l'ardeur de son action et l'enthousiasme de son amour ?

Je ne veux point évoquer ce qui a été dit par les innombrables éloges de la presse suisse et étrangère, ou de la radio, sur la vie et la carrière de ce magistrat dont la mort a causé une profonde émotion non seulement dans notre pays mais aussi au dehors et au loin où l'on considérait comme un grand honneur son amitié, où sa personne était entourée de vénération et de respect affectueux.

Je veux simplement m'arrêter sur quelques traits qui me semblent caractériser en Giuseppe Motta le politique et le chrétien.

Ce qui ressort surtout de sa vie politique ce fut sans doute son opposition à l'entrée des Soviets dans la S. d. N. Le délégué de la petite Suisse avait contre lui tout le monde : sémitisme anglais, franc-maçonnerie française, fascisme italien. Mais, avec lui, il avait sa conscience chrétienne et démocratique et, malgré tout, il osa prendre la parole pour exprimer ses sentiments, ceux de son peuple,

ceux de la Chrétienté. Dieu ne pouvait mieux parler par la bouche d'une de ses créatures, et le discours semble maintenant, à la lumière des événements, prendre un ton prophétique. « Le communisme est dans chaque domaine — religieux, moral, social, politique, économique — la négation la plus radicale de toutes nos idées qui sont notre substance et dont nous vivons. » Voilà que cet homme s'enflamme, sa voix grossit, et son geste calme s'amplifie : « Nous n'avons pas confiance, nous ne pouvons pas coopérer à l'acte qui confèrera à la Russie soviétique un prestige qu'elle n'avait pas encore. » C'est donc clair et net et tous les délégués applaudissent : « Nous préférons jouer le rôle de celui qui avertit et met en garde. Nous souhaitons que l'avenir nous accuse de méfiance exagérée.¹ »

Hélas ! l'avenir ne devait lui donner que trop raison, au seuil même de son éternité ! Et, certes, Motta est parti avec la conscience et l'assurance d'avoir agi, toujours, mais surtout lors de cette circonstance, pour le bien de son pays, de l'Europe en pleurs et des « Eglises chrétiennes du monde entier qui se sentent frappées, dans l'esprit et dans la chair de tous ceux qui, en Russie, clament et professent leur croyance dans le Christ ».

Il s'agissait avant tout d'une question de doctrine et de foi : il fallait choisir entre le communisme et le christianisme. La Suisse l'a proclamé par son plus grand fils et, par lui, elle a fait, sans hésiter, le choix qui lui paraissait le meilleur.

« Seule la Mort, chante Ugo Foscolo, dispense équitablement la Gloire. » Cette maxime a sa raison d'être même pour Motta. Sujet à des attaques incessantes et personnelles de la part de certains milieux politiques qu'il est inutile de nommer ici, il sut augmenter par son calme et sa sérénité l'estime dont il était environné. Fort de la raison et de la vérité de ses idées, il attendit une justice qui ne tarda pas à se manifester, et la plupart de ses adversaires durent rétracter leurs accusations indignes et fausses. Ils contribuèrent à briser la fibre robuste et la résistance physique de ce grand homme ; et plusieurs d'entre eux, reconnaissant leur faute, se seront sans doute frappé la poitrine en

¹ Discours prononcé à la S. d. N. contre l'admission de la Russie, le 17 septembre 1934.



entendant la nouvelle de la mort de ce magistrat insigne, doué d'une culture et d'une intelligence puissantes, « d'une droiture et d'une intégrité parfaites ».

Je serais incomplet et injuste si je ne disais que, dans ces critiques, le président Motta fut constamment soutenu par sa foi et sa religion, qu'il entretenait dans son âme. Car ce fut l'esprit chrétien qui l'a dirigé dans les premiers pas de sa jeunesse, qui l'a inspiré dans le chemin à suivre et qui l'a influencé dans les plus graves décisions de sa

politique et dans ses actions de chef. Il avait une confiance absolue en Dieu, et cette confiance il aurait voulu la transmettre à son peuple. « La Suisse, disait-il, contemple l'inquiétude universelle avec un cœur pensif, mais sans peur. Son destin est surtout dans les mains de Dieu, et Dieu protège les nations qui l'adorent en s'adressant à Lui, et lève son bras pour défendre leur liberté !¹ »

Il ne craignait pas de professer et de pratiquer publiquement ses croyances religieuses. Car « l'homme religieux n'est pas un homme inférieur. Celui qui ne sait pas méditer sur sa condition et sur sa destinée est un être mutilé. Le conflit imaginaire entre la religion et la science semble se résoudre dans l'esprit de beaucoup d'hommes. On s'est rendu compte que la science n'est pas une religion. Le dogme n'est pas un abaissement de la raison : credo ut intelligam. »

D'ailleurs qui, mieux que lui, prononça des paroles où l'idée de la religion et celle de la patrie étaient amalgamées avec une plus grande harmonie ? Il adorait le Christ, il en bénissait la doctrine de liberté, de justice et de paix, et il le pria de la garder toujours à son cher pays, car, écrivait-il, « Dieu et Patrie sont, pour l'homme libre, inséparables »².

Et il savait trop bien, avec le philosophe vaudois Alexandre Vinet, que « le christianisme est dans le monde l'éternelle semence de la liberté ».

S'il eut à souffrir, sa vie durant, s'il eut à supporter des peines d'autant plus douloureuses qu'elles étaient le plus souvent injustes, maintenant, sur son tombeau, ce n'est qu'un chœur de louanges qui se lève, le cri de la reconnaissance de tout un peuple sensible, le cri de l'admiration de toutes les nations étonnées.

Il n'y aurait qu'à lire les messages de sympathie des chefs de tous les gouvernements ; il n'y aurait qu'à parcourir les journaux suisses ou étrangers pour s'en convaincre. Et si, dans les premiers, nous retrouvons un sentiment qui

¹ Discours prononcé à Giornico, le 1^{er} août 1937.

² Discours prononcé à Sachseln, le 11 avril 1937.

dépasse la déférence et l'estime pour s'approcher de la vénération et de l'amitié, dans les deuxièmes nous lisons une gratitude infinie et une douleur immense qui laissent apparaître un amour tendre et fort. L'un se plaît à rappeler sa bonté et sa modestie, un second à dire ses qualités de fin et souple diplomate, un autre ses succès de politicien et d'orateur.

Un ami¹ qui l'a connu de très près nous décrit sa simplicité, sa sensibilité, son émotion...

Sa simplicité apparaissait surtout dans sa vie particulière et familiale : car tout le monde pouvait l'aborder, même le plus humble des citoyens, et cela faisait de lui l'homme le plus profondément populaire de toute la Suisse.

Sa sensibilité se manifestait devant la grâce et la beauté des choses, devant toutes les marques de respect, de sympathie et d'affection qu'on lui donnait. Qu'il me soit permis de vous citer un passage d'un de ses magnifiques discours qui, à mon avis, exprime d'une façon admirable cette qualité. « Il y a une heure, extasié, j'admirais un grand tableau de Luigi Rossi : le Chant de l'Aurore. Je l'avais déjà contemplé à Lugano, mais aujourd'hui il devient à mes yeux encore plus expressif parce qu'il prend la signification d'un symbole. Ces vierges tessinoises, simples et belles, sur la montagne bigarrée d'herbes et de fleurs, enveloppées par les lumières féeriques de l'aurore et tournées vers les sommets roses des Alpes lointaines, me paraissent le symbole de la Patrie en même temps que de l'humanité, et il me semble entendre de leurs lèvres un cri : Salut à l'Helvétie, paix aux hommes, gloire au travail !² »

Son émotion découlait nécessairement de sa sensibilité, devenait visible lorsque la nature étalait devant lui la grandeur ou la gravité de ses spectacles. « Je te salue, s'écriait-il, ma douce et fière Léventine : je salue tes pâturages alpestres, retentissant du son et des cris de tes troupeaux ; tes eaux écumantes et fécondes de nouvelles énergies ; tes monts cachés sous les sapins, les châtaigniers et le vignoble.³ »

¹ M. Pierre Grellet (*Gazette de Lausanne* du 25 janvier 1940).

² Discours prononcé à Berne, le 9 novembre 1919.

³ Discours prononcé à Bellinzona, le 28 juillet 1929.

Maintenant Giuseppe Motta n'est plus... Son cœur s'est brisé d'un coup : le travail, les soucis, les chagrins ont eu raison de sa farouche résistance et l'homme a penché sa tête lourde et fatiguée sur sa poitrine, comme pour répondre oui à l'appel du Seigneur tout-puissant. Il nous a quittés lorsque nous le croyions rétabli. C'était un soir triste : il revenait de son bureau et il portait, comme toujours, la joie et le bonheur dans sa famille.

Entouré de ses fils, il lisait à haute voix un poème italien. « Que la volonté de Dieu s'accomplisse ! » disait-il, lorsque le mal le frappa. Soutenu par les siens, il gravit l'escalier et alla se coucher, et il répétait le vers qu'il venait de lire.

Ce fut ainsi qu'il accomplit la volonté divine, dans le silence, dans le sacrifice quotidien de ses forces, de son cœur et de sa vie précieuse. Et ce fut ainsi qu'il disparut de la scène du monde. Ayant bien mérité de la patrie et de l'humanité, il n'était que trop digne d'une éternité heureuse dans la gloire du Dieu de ses pères.

Maintenant il n'est plus ; mais la Suisse ajoute un diamant à la couronne de ses meilleurs fils : c'est le plus brillant ; et écrit un nom dans le livre d'or de sa liberté et de son indépendance : c'est le plus grand.

Tessinois, Motta avait dans son âme la pureté des neiges de ses montagnes et dans ses yeux le reflet bleu de ses lacs. Dans ses actions il avait un saint enthousiasme et dans ses veines un sang méridional. Guidé par un idéalisme très légitime, il avait confiance dans les entreprises qui lui paraissaient justes et nobles, car il aimait trop son pays, il avait trop de foi, pour supposer que Dieu ne bénirait pas ce qui était destiné au bien de la communauté et, indirectement, à Sa gloire éternelle.

Son esprit était étincelant comme une épée, son cœur était pur comme une eau de source. Son ardeur intarissable de charité, son affabilité attiraient, et l'on ne pouvait l'approcher sans se sentir conquis. Sa bonté d'âme augmenta continuellement, à travers sa longue expérience de la vie et des hommes, puisant dans son caractère de la vigueur et de la grandeur, comme une fleur qui s'ouvre à la vie, et pousse et brille toujours plus, et grandit sans se flétrir.

Une culture presque universelle ornait son intelligence ; elle se manifestait d'une façon souveraine dans une parole

qui savait admirablement s'exprimer avec un calme nuancé d'ardeur, avec clarté et précision.

Il a fait sien le programme qu'il exaltait dans un discours adressé aux délégués du Rover Moot international, à Kandersteg, le 2 août 1931. Et il a vécu la devise : « Aimer et servir ». C'est d'ailleurs dans ces mots que se trouve résumée toute la vie de Giuseppe Motta. « Aimer, c'est-à-dire connaître et comprendre ; aimer, c'est-à-dire entrevoir et sentir dans son semblable, quelles que soient son origine, sa race et sa couleur, les lumières parfois cachées de l'âme immortelle. Servir, c'est-à-dire éloigner les suggestions de l'orgueil ; servir, c'est-à-dire aider ceux qui souffrent, affirmer la solidarité sociale, se soumettre à une discipline constante, pour réaliser cet idéal de bonté et de miséricorde. »

Car il était bien convaincu que seules les œuvres et la vertu ont de la valeur, la vie de chacun de nous n'étant qu'une ombre qui s'enfuit, un nuage qui disparaît à l'horizon, et que « le sort le plus digne est celui d'atteindre la Lumière éternelle après avoir servi la Patrie » ¹.

Cet homme étonnant nous a quittés : il n'est plus. Ceux qui l'ont connu éprouvent la tristesse de son départ et la douleur de sa perte. Fidèle serviteur, il est entré dans la gloire de son Maître, et le peuple tout entier déjà lui a bâti un autel dans le temple de Mémoire. C'est pourquoi il vit encore... Car ne vit-on pas, même sous la froide terre, même lorsque l'harmonie du jour est muette, si l'on peut la réveiller dans le cœur des amis qui restent ?

Et il parle encore... J'entends sa voix claire et nette ; je l'entends appeler Dieu au secours de sa Patrie, du pays que j'aime immensément et que vous tous aimez et qu'il a servi toujours, au-dessus des intérêts particuliers et des luttes partisans, de toutes ses forces et de tout son grand cœur. Un cœur sensible à la douleur, un cœur accessible à la pitié, un cœur plein d'amour pour sa famille, débordant pour son peuple et pour son Dieu. Un cœur immense où toutes les qualités de chrétien sincère, de père amoureux, d'ardent

¹ Discours prononcé à Bellinzona, le 19 septembre 1920.

patriote et de grand chef se trouvaient en parfait accord et admirablement unies.

Giuseppe Motta parle encore ; il parlera toujours : nous l'écouterons dans le silence.

Parle donc, ô Président, au monde entier.

Parle au peuple suisse qui pleure son bienfaiteur. Dis-lui les paroles que tu sais pour le consoler. Dis-lui la foi et la confiance dans ton Dieu, dans le Seigneur qui forme l'avenir...

Parle à ceux qui dirigent, au milieu de la tempête, le navire portant les destinées de la Patrie. Fais en sorte que ton exemple les enflamme ! Parle encore, comme autrefois, à la jeunesse : dis-lui ton encouragement et ton amour ; dis-lui qu'elle t'imité dans le sacrifice, qu'elle soit prête à la douleur ; fais-lui comprendre que la vie n'a de valeur que pour autant que l'on sache souffrir, se donner à la cause, se sacrifier sur l'autel du devoir.

Nous t'écoutons, et notre cœur saigne...

Si la Suisse, dans un avenir peut-être lointain, voit se réaliser l'idéal de paix qui constitue une de ses raisons de vivre à travers les siècles et de durer éternellement, elle n'oubliera pas que toi, tu as été l'incarnation la plus pure de cet idéal sublime, et que, pour lui, tu as donné le meilleur de toi-même et de ton cœur.

Alors ton peuple reconnaissant, en récoltant dans la joie, se souviendra de toi, son fils, de toi qui as été le levain dans la pâte, de toi qui as semé dans le sacrifice, la douleur et les larmes.

Tu disais que celui qui a été touché par le souffle de l'amour, triomphe du temps et de la mort¹. Et toi, tu seras ce vainqueur : tu seras imité et pleuré partout où l'on appelle saint et digne le sang versé pour la patrie et pour autant que le soleil éclairera les malheurs humains :

*« ove fia santo e lacrimato il sangue
per la patria versato, e finchè il sole
risplenderà su le sciagure umane.² »*

Cherubino DARANI

¹ Discours prononcé dans la cathédrale de Berne, le 6 mai 1928, à la mémoire d'Henri Dunant.

² Ugo Foscolo : *I Sepolcri*.